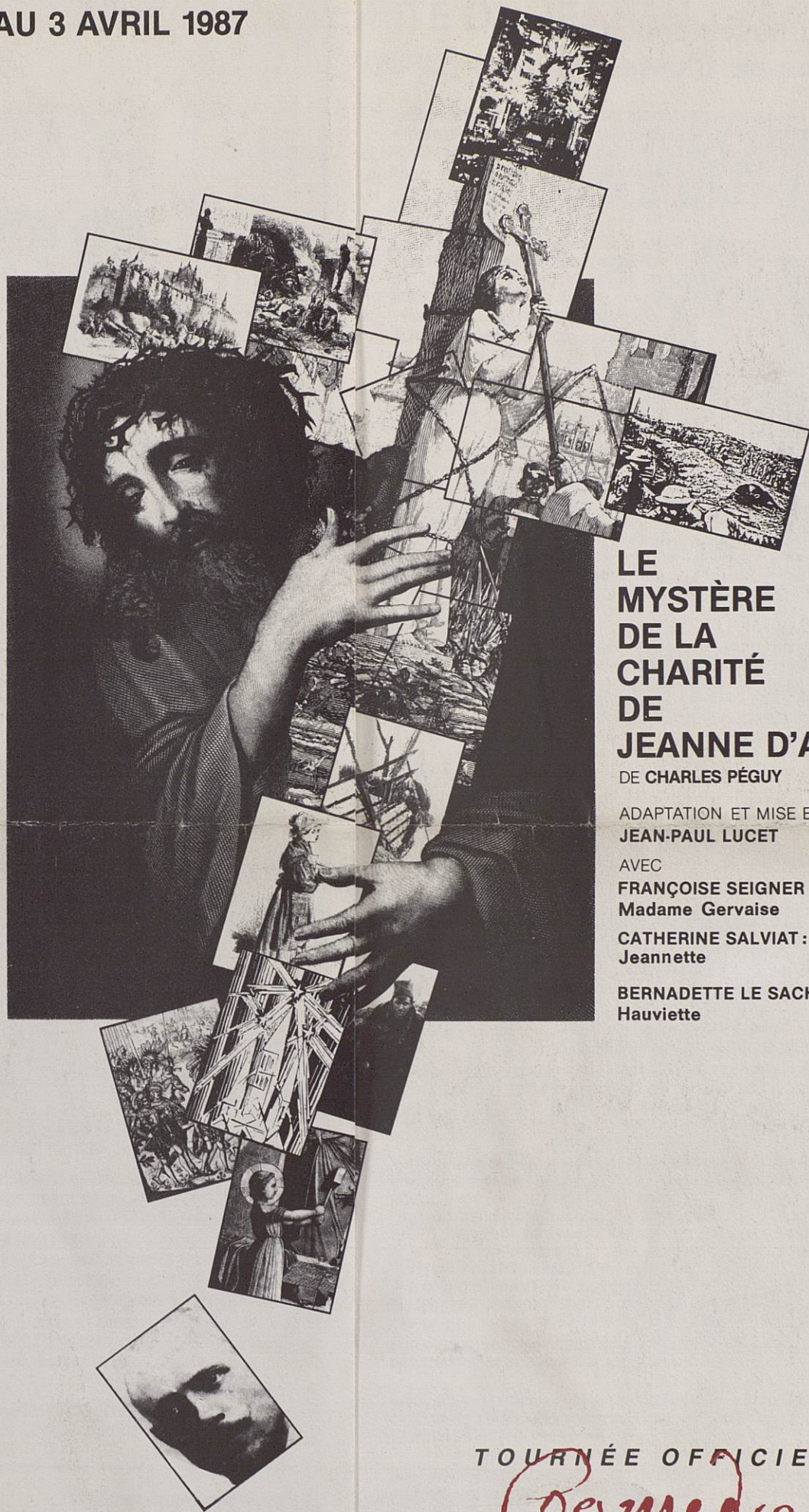


DU 28 MARS AU 3 AVRIL 1987



**LE
MYSTÈRE
DE LA
CHARITÉ
DE
JEANNE D'ARC**

DE CHARLES PÉGUY

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
JEAN-PAUL LUCET

AVEC

FRANÇOISE SEIGNER :
Madame Gervaise

CATHERINE SALVIAT :
Jeannette

BERNADETTE LE SACHÉ :
Hauviette



THEATRE
DES CELESTINS
LYON

TOURNÉE OFFICIELLE

*Comédie
Française*



CHARLES PÉGUY
(1873-1914)

Né à Orléans le 7 janvier 1873, tué au cours de la bataille de la Marne, à Villeroy (Seine-et-Marne) le 5 septembre 1914.

Ses ascendances obscures furent toujours la fierté du normalien Péguy. Il sortait en effet d'une famille de paysans et de vigneron : son père, un menuisier, étant mort quelques mois après sa naissance, le petit Charles fut élevé par sa mère qui gagnait difficilement sa vie en rempaillant des chaises. D'abord remarqué par ses maîtres de l'école communale qui lui obtinrent une bourse au lycée d'Orléans où il fit de solides études classiques, Péguy arriva à Paris en 1891 pour préparer le concours de l'École Normale Supérieure : après un premier échec il accomplit une année de volontariat et en octobre 1893 fut admis à Sainte-Barbe.

C'est là, dans la fameuse cour rose, qu'il rencontra ses premiers amis, Jérôme Tharaud, Marcel Baudoin, Joseph Lotte...

En août 1894 il entra enfin à Normale, mais d'un caractère déjà trop indépendant pour se plier aux routines universitaires, il demanda son congé au bout d'un an d'études, rentra à Orléans, y fonda un groupe d'études socialistes et, après un nouveau séjour à l'École pendant l'année scolaire 1896-1897, quitta définitivement la maison de la rue d'Ulm en automne 1897, sans avoir obtenu de diplôme...

Michel MOURRE.

LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC

PEGUY AUJOURD'HUI...

Un contresens fréquent transforme Péguy en homme d'ordre, de stabilité, de conservation, fût-ce au sens le plus haut du terme. Un émule de Bossuet et de Barrès, en somme.

Quelqu'un pourtant ne s'y est pas trompé, dont on contestera d'autant moins le jugement qu'il émane d'un orfèvre en la matière. En 1941, Maurras confiait à Henri Massis : « Dans la mesure où cet illisible peut être lu, et elle est grande — c'est l'apogée de la déclamation, du théâtre, de la conférence — Péguy est très dangereux, parce que sa tête est Révolution ».

Là aussi, prenons le mot au sens noble. Même si pour le chef de l'Action Française Péguy est éminemment subversif, on ne saurait le confondre avec un agitateur ou un terroriste. Mais Maurras a raison : sa catégorie fondamentale n'est pas l'ordre. C'est la liberté. Il n'est pas l'homme de la stabilité et de la conservation, mais du mouvement et de la naissance.

Depuis une trentaine d'années, un purgatoire salutaire, où la désaffection de l'opinion s'accompagnait curieusement d'un nombre croissant d'études objectives, a lavé Péguy de tout ce dont l'avaient recouvert des utilisations ambiguës ou mensongères.

Le génie de l'homme apparaît enfin dans son exacte amplitude, étranger aux partis, mais étonnamment accordé, sur des points essentiels, aux requêtes de notre époque. C'est ce qu'un bref examen politique, religieux et esthétique permettra de constater.

On imagine souvent que Péguy a quitté les rangs socialistes pour des raisons patriotiques. En réalité, c'est pour des raisons de liberté qu'il s'est éloigné progressivement de l'extrême-gauche.

Le premier décrochage a porté sur la liberté de la presse. En décembre 1899, une motion de congrès impose la censure aux journaux socialistes. Péguy s'insurge et, sans s'arrêter à l'accusation d'anarchisme, fonde aussitôt sa propre revue : *Les Cahiers de la Quinzaine*, qu'il animera jusqu'à sa mort.

Il attaque le courant socialiste totalitaire que dirige Jules Guesde, défini par lui comme un « capitaliste d'hommes ». En une question irrévérencieuse, il lui demande « *quelles personnes exerceront la dictature impersonnelle du prolétariat* ». Contre un socialisme de propagande, qui méprise les intelligences, il entend développer un socialisme d'éducation, qui incite à réfléchir par l'information et le dialogue.

Une seconde rupture a lieu deux ans après, à propos de la loi sur les congrégations.

Le combisme entreprend, au nom de la défense républicaine, une véritable persécution religieuse que Jaurès et les socialistes appuient sans défaillance. Péguy incroyant refuse d'appliquer aux croyants la raison d'État que, dreyfusard, il avait refusé d'appliquer à Dreyfus. Pas plus que pour défendre l'armée naguère, il ne croit aujourd'hui que toutes les méthodes soient bonnes pour défendre la République, y compris la mise en fiches des officiers suspects et la délation encouragée par la Ligue des Droits de l'Homme.

Non seulement il réclame « la séparation de la métaphysique et de l'État » mais, dans une anticipation prodigieuse, il décrit ce que pourrait être un socialisme policier qui amènerait les étudiants en colonne par deux suivre des cours d'orthodoxie politique et confierait à de nouveaux bourreaux, dans les hôpitaux, le soin de redresser les consciences.

LOI D'INCARNATION

Quant à la troisième rupture, celle qui achève en 1905 de couper les ponts entre Péguy et les socialistes, elle ne porte pas tant sur la nécessité de la patrie, admise par la très grande majorité de l'extrême-gauche, que sur l'urgence de la défense nationale. En une nouvelle vision prophétique, Péguy prend conscience que « *des civilisations entières sont mortes, américaines et aussi de l'Ancien Continent, sans compter celles qui sont tellement mortes que nous ne savons même pas qu'elles aient vécu* ». Ceci est écrit avant la première guerre mondiale, tandis que Valéry tiendra un discours semblable en 1919, après le grand conflit.

Révolutionnaire social lorsqu'il est agnostique, Péguy le reste une fois devenu chrétien. Et cela pour des raisons non plus seulement temporelles, mais éternelles. On connaît la déclaration inscrite en 1910 dans *Notre jeunesse* : « *L'Église ne se rouvrira point le peuple à moins que de faire, elle aussi, elle comme tout le monde, à moins que de faire les frais d'une révolution économique, d'une révolution sociale, d'une révolution industrielle, pour dire le mot, d'une révolution temporelle pour le salut éternel* ».

Non que Péguy confonde la libération économique avec la libération spirituelle et réduise celle-ci à celle-là. Mais l'une ne va pas sans l'autre. Dix ans plus tôt, le jeune militant disait la même chose en sens inverse lorsqu'il prenait pour maxime : « *La révolution sociale sera morale ou elle ne sera pas* ».

Dans ce domaine comme partout, la loi d'incarnation joue à plein. La grande « *faute de mystique* » des chrétiens a été de

l'oublier et, méprisant la terre, de ne plus offrir qu'une religion idéaliste, en contradiction avec la démarche même de Dieu qui, loin de s'évader du monde est venu dans le monde pour le sauver. « *Si Jésus avait voulu se retirer du monde, c'est bien simple, il n'aurait qu'à ne pas y venir* ».

Cet engagement total de Dieu dans l'histoire des hommes a pour effet d'arracher Péguy au désespoir. Le mystère de l'incarnation l'introduit au mystère de l'espérance. Autant la puissance du mal social et personnel écrase celui qui l'affronte seul, autant cette puissance s'arnuise lorsqu'elle rencontre dans l'homme la force même de Dieu.

On a prêté parfois à Péguy une conception affadée de l'espérance. Chez lui comme chez tout chrétien qui a vécu la passion du Christ, l'espérance n'est pas le fruit d'un crédit facile, lié au manque d'expérience, mais résulte d'un retournement radical qui fait passer l'homme de l'angoisse la plus absolue (Péguy a songé un moment à se suicider avec sa famille) à l'abandon le plus confiant.

D'où là encore un caractère frappant de libération et de naissance. Si l'espérance est fraîche comme une enfant, neuve comme une petite fille, c'est que le poète a traversé la mort et le néant. Cette tendre lumière surgit des ténèbres et ne prend tout son sens que dans une origine crucifiante. Sa nouveauté n'est pas celle des commencements humains qui l'annoncent seulement. C'est la nouveauté pascale de Jésus, la Nouveauté du Ressuscité.

De nos jours, ce socialisme des consciences, ce christianisme de la vie charnelle, ce ton populaire où l'action la plus virile s'inspire d'une féminité virginale, font irrésistiblement penser à la situation polonaise. Les circonstances diffèrent sans doute. Mais Péguy annonce Walesa. Aux deux extrémités de l'Europe et du siècle, une même foi militante et priante traduit une même soif de liberté.

Jean BASTAIRE.

Les personnes désirant approfondir leur connaissance de l'écrivain peuvent se mettre en rapport avec l'Association Internationale des Amis de Péguy qui édite une revue trimestrielle : l'Amitié Charles Péguy, 4, rue Auguste-Bartholdi, 75015 Paris.



Que de malentendus à propos de Charles Péguy !

Accaparé par les socialistes, puis rejeté par eux ; accaparé par les catholiques, puis rejeté par eux ; aujourd'hui encore, victime d'une réputation ambiguë d'homme de la stabilité et de la conservation alors qu'il est l'homme du mouvement et de la naissance, Charles Péguy a été éloigné, est éloigné de tous ceux pour qui il écrivait. Toutes ces convoitises partisans, toutes ces batailles de clans l'ont séparé, le séparent du peuple.

Car c'est bien au peuple que Péguy s'est adressé : « *Tharaud n'a pas compris ma Jeanne d'Arc. Il me dit que sa mère qui est une simple n'a pas pu lire jusqu'au bout. Qu'est-ce que ça prouve ? Sa mère est une vieille bourgeoise. Ma mère, à moi, qui ne sait pas lire, comprendrait bien mieux, parce qu'elle est du peuple* ».

Et le peuple timide, méfiant, paresseux aussi, admire Péguy en silence, l'a placé une fois pour toutes au zénith, lui rend les honneurs dus aux grands auteurs disparus, aux auteurs morts.

Or, Péguy n'a jamais été plus vivant. « *Il est là parmi nous* ». Sa pensée plus présente, plus en accord avec notre époque. Et tout particulièrement dans le « Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc ».

Il n'y a pas d'histoire, à proprement parler, dans cette œuvre. L'anecdote, nous la trouvons dans la première Jeanne d'Arc, écrite treize ans plus tôt, drame en trois pièces et vingt-quatre actes, où toute la vie de la sainte est évoquée, de Domrémy à Rouen. De cette épopée, Péguy ne retient, pour le Mystère, que la préparation à Domrémy, les instants où Jeannette, bouleversée par tout ce qui se passe autour d'elle, s'interroge sur l'attitude personnelle efficace ; Jeannette, la révoltée, qui ne supporte pas l'existence du mal, qui ne peut admettre qu'un seul être puisse être exclu de la cité, demande à Dieu : « Que faut-il faire pour guérir la misère du monde ? »

Péguy propose alors plusieurs solutions. Par la voie d'Hauviette, tout d'abord, une petite paysanne qui conseille la résignation dans le commun labeur villageois ; puis, par la voix de Madame Gervaise, une jeune nonne qui ne parle que de la paix du cœur dans la retraite de la vie monastique. Jeanne qui doute, Jeanne qui souffre, Jeanne l'orgueilleuse ne se satisfera pas de ces solutions tièdes. Apprenant la délivrance du Mont Saint-Michel par de bons Français qui priaient le matin et allaient se battre le soir, Jeannette comprend : elle aussi priera le matin et ira se battre le soir.

On reconnaîtra dans le Mystère un chef-d'œuvre d'art populaire ; c'est-à-dire d'un art dégagé de toute rhétorique, de toute tradition savante, où s'exprime librement, à travers l'artiste, l'âme de son peuple ; un art de communion, qui rejoint celui du Moyen Âge : l'art des cathédrales et des mystères. « *Les maçons de Notre-Dame sont mes grands-pères directs...* ». Tout est simple, vivant, pas de déclamation, aucun effet oratoire.

Les personnages de Charles Péguy sont des êtres de chair et d'os, des personnages de la terre, généreux, qui parlent un langage simple, direct, vrai. Chacun a sa personnalité, son point de vue qu'il défend avec conviction et acharnement. Nous sommes bien en présence d'êtres qui respirent, aiment, souffrent, rient, s'emportent, se disputent et s'invectivent.

Et c'est ce qui m'a guidé dans l'adaptation de ce texte-fleuve (la lecture à haute voix dure en effet plus de sept heures).

Plutôt que d'isoler telle ou telle tirade, tel ou tel « morceau de bravoure », il m'a semblé plus important de dégager les lignes de force de l'œuvre, d'en rendre plus éclatantes encore ses vertus dramatiques ; il m'a semblé plus important de retrouver dans chaque personnage l'être bien vivant.

Ainsi en prenant comme point de départ les idées, les sentiments et les sensations que Péguy voulait exprimer à travers ses personnages, son écriture ne nous apparaît plus comme un artifice. On comprend qu'elle n'est pas un procédé. Au contraire. Ce langage lent, enchevêtré de répétitions et d'incidences, s'accorde, ajoutant chaque fois une nuance pour pénétrer les consciences distraites, avec la démarche naturelle de la pensée. Comme le paysan creuse son sillon, passe et repasse la charrue. Rien ne donne mieux l'image de l'écriture de Charles Péguy que le travail du laboureur avançant lentement, creusant profond, retournant la terre, allant droit, puis revenant, précisant le sillon.

« Ah ! Les mots ! Les mots il n'y a rien de comparable ; ni la musique, ni la peinture ne valent les mots. Avec les mots, il n'est pas de sentiments que l'on exprime. »

Quant à la présentation, je l'ai souhaitée la plus simple possible. Seul l'auteur, seule l'œuvre, seul le texte comptent, et pour les servir, trois comédiennes. C'est le Théâtre dans, ce qui me semble être, sa forme la plus pure : « Quatre planches, deux acteurs et une passion ».

Après l'échec de sa première Jeanne d'Arc, Charles Péguy écrivait : « *Je ne pense pas faire jouer ma pièce. L'âge où nous vivons est trop barbare pour que cette œuvre ait un public* ». Avons-nous changé ? L'âge a-t-il changé ? Après soixante-dix ans de purgatoire, Péguy et le public se rencontreront-ils enfin ? A vous de répondre.

Jean-Paul LUCET.

Théâtre des Célestins . le Mardi 31 Mars 1987 à 18 h 30

PEGUY ANARCHISTE

Conférence de Jean Bastaire, Secrétaire Général de l'Amitié Charles Péguy

Samedi 28 Mars, Mercredi 1^{er}, Jeudi 2 Avril 1987

Rencontre avec Jean Paul Lucet et les comédiennes à l'issue du spectacle, animée par Louis Muron, critique littéraire, Rédacteur en chef de Radio Fourvière.